

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

XXII

(Suite)

Sans répondre, le jeune homme marcha vers la porte, la ferma et mit la clef dans sa poche.

—Que faites-vous donc ? lui demanda le Portugais étonné.

—Vous l'avez vu ; j'ai fermé la porte.

—Ah ! ça, est-ce que vous êtes fou ?

Pourquoi avez-vous fermé cette porte et mis la clef dans votre poche ?

—Pourquoi ? Pour vous empêcher de sortir.

—Hein, vous dites ?...

—Que vous ne sortirez pas d'ici ce soir.

—Mais c'est de la démente ! exclama José Basco.

Voyons, continua-t-il, qu'est-ce qui vous prend ? Que signifie cette plaisanterie ?

Le front plissé, il s'avança vers Ludovic. Alors seulement il s'aperçut que le jeune homme était affreusement pâle.

—Encore une fois, qu'avez-vous ? s'écria-t-il ; répondez, expliquez-vous !

—Je n'ai aucune explication à vous donner, répondit le comte de Montgarin d'une voix frémissante. Je vous ai promis de vous montrer quelque chose, regardez.

Il bondit vers le lit, prit les deux épées et en jeta une aux pieds de José Basco en lui criant d'une voix impérieuse ;

—Aventurier portugais, ramasse cette arme et défends-toi !

Ces paroles produisirent sur José Basco l'effet d'un coup de fou-dre.

Saisi de terreur, livide, jetant autour de lui des regards d'insensé, il recula jusqu'au fond de la chambre.

Il comprenait. Ainsi le comte de Montgarin l'avait trompé ; et lui, l'homme habile, n'avait rien deviné, rien soupçonné. Les yeux démesurément ouverts, pantelant, atterré, presque fou, le front couvert d'une sueur froide, il restait écrasé sous le regard terrible du jeune homme.

—Eh bien, eh bien, fit Ludovic ! avec une ironie mordante, on dirait que vous avez peur, don José, comte de Rogas.

José Basco se redressa comme s'il eût reçu un coup de fouet et son regard s'éclaira d'une lueur sombre.

—Misérable ! prononça-t-il sourdement,

—Tu as raison, répondit Ludovic ; oui, je suis comme toi un misérable et un infâme, puisque je suis ton associé et ton complice, le complice d'un voleur et d'un assassin !

A bas le masque ! continua le jeune homme d'une voix éclatante. Tu n'es pas comte de Rogas ; il n'y a plus de Rogas en Portugal ; tu ne possèdes ni château ni domaine ; tu n'es qu'un vil aventurier, un audacieux coquin... L'argent que tu as, tu l'as volé au jeu comme tu as volé le nom glorieux des comtes de Rogas pour le couvrir d'opprobre et le déshonorer. Je ne te demande pas quel est ton véritable nom, je n'ai pas besoin de le connaître ; mais un nom qui t'appartient et que nul ne peut te contester, c'est celui de bandit !

Les poings serrés, l'œil menaçant, José se courba, s'appuyant sur ses jarrets, prêts à bondir sur Ludovic pour la saisir à la gorge...

—Prends garde, José, prends garde, tu vas te piquer, ricana le jeune homme, en lui représentant la pointe de son épée.

José Basco recula.

—Mon cher cousin, reprit le jeune homme de sa voix railleuse, je pouvais vous laisser aller ce soir chez la baronne de Waldreck ; c'est là que vous deviez être arrêté ; mais j'ai réfléchi et me suis dit que je devais faire quelque chose pour vous qui avez tant fait pour moi. Ah ! vous pouvez me remercier... Vous n'irez pas en prison ; on ne verra pas le comte de Rogas devant la cour d'assises ; je vous sauve du bagne, et peut-être de l'échafaud.

José Basco eut un mouvement d'impatience et de colère.

—Allons, allons, ne vous impatientiez pas, continua Ludovic, je n'ai plus que ceci à vous dire : en ce moment même, Morlot et ses agents pénétrèrent dans le clos de la Belle-Bonnette. Ils vont délivrer Maximilienne de Coulange : ils vont s'emparer de Des Grolles et de Sosthène de Perny pour les livrer à la justice. Moins heureux que vous, mon cher cousin, vos deux complices seront jugés et condamnés. Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à ce dénouement...

Voyons, dites, n'ai-je pas bien joué mon rôle ? Je suis votre élève, José, et j'ai tenu à vous faire honneur.

Il y a trois jours je vous disais : Tout est perdu ! Maintenant, le croyez-vous ? C'est demain que je devais ramener triomphalement Maximilienne à l'hôtel de Coulange. Eh bien, je n'en ai pas voulu ; j'ai compris que c'était assez de mensonge et de honte. C'est ce soir que Maximilienne sera rendue à sa mère désolée, et c'est Lucien de Reille qui la ramènera à l'hôtel de Coulange. Je l'aime, je l'adore ; mais elle sait que je l'ai trompée et elle me méprise. D'ailleurs, complice des hommes qui ont tenté trois fois d'assassiner son père, le comte de Montgarin, devenu un misérable, un infâme, n'a plus le droit de penser à elle. Maximilienne aimera Lucien de Reille. Il n'est pas indigne d'elle, lui, son honneur est sans tache !

Après un court silence, il reprit d'une voix vibrante :

—Quand vous êtes venu à moi, comme un démon tentateur, j'étais au bord d'un abîme ; vous m'avez empêché d'y rouler pour me précipiter dans une autre plus profond et plus sombre. J'étais ruiné, à bout de ressources ; mais il me restait encore ce que j'ai toujours considéré comme le bien le plus précieux : l'honneur... J'allais me tuer, vous avez retenu ma main. Ah ! vous vous êtes bien gardé, alors, de me faire connaître vos combinaisons ténébreuses, vous saviez que j'aurais repoussé vos propositions avec indignation, que je n'aurais point accepté votre marché infâme ! Entre vos mains je suis devenu un instrument, et vous avez fait de moi un misérable... Vous m'avez empêché de me tuer pour me déshonorer !... Je me trouve de nouveau en face du suicide ; il faut que je meure ! Et chose horrible à penser, aujourd'hui ma mort ne peut plus sauver mon honneur !

Maintenant, voici ce que j'ai résolu. Ecoutez : nous allons nous battre jusqu'à ce que l'un de nous tombe mort. Ce sera le jugement de Dieu. Si vous me tuez, vous m'épargnerez la peine de me faire sauter la cervelle. Dans ce cas, vous ouvrirez cette porte et vous prendrez la fuite. Personne ne se trouvera devant vous ; j'ai éloigné les domestiques, ils ne rentreront qu'à minuit. Comme vous le voyez, je vous offre une chance de salut. Dieu décidera, j'en appelle à son jugement.

Allons, José, l'heure est venue, reprit Ludovic d'une voix creuse, ramasse cette épée et défends ta vie.

—Et si je n'accepte pas ce duel ridicule ? demanda le Portugais.

—En ce cas, répondit sourdement Ludovic, aussi vrai que je suis un maudit et que tu es un scélérat, je te tuerai comme un chien enragé. Mais non, je te connais, José, tu ne me forceras pas à t'assassiner ; tu tiens trop à ta misérable vie pour laisser échapper l'unique chance que tu as de la conserver. Encore une fois, ramasse cette épée et défends-toi !

José Basco resta immobile.

Le comte de Montgarin allongea le bras, et la pointe de l'épée toucha la poitrine du Portugais, qui bondit en arrière.

—Veux-tu te défendre, oui ou non ? cria Ludovic d'une voix terrible.

José ne pouvait plus se faire illusion. A l'air résolu du jeune homme, il comprit enfin que le seul moyen qu'il eût de lui échapper était de le tuer.

—Eh bien, soit, répondit-il d'une voix étranglée, battons-nous !

Il jeta son pardessus, arracha ses gants, se précipita sur l'épée, se redressa d'un bond, et, les yeux étincelants de fureur, il tomba en garde en poussant un rugissement de bête fauve.

—Enfin ! murmura Ludovic.

Les deux lames se croisèrent.

Ce fut un combat terrible, acharné, une lutte de sauvages. Les deux adversaires, également adroits et vigoureux, se poussaient avec rage ; ils ne tenaient aucun compte des règles de l'escrime.

Tout à coup, José Basco poussa un cri rauque, horrible. Serrant encore la poignée de l'épée dans sa main crispée, il tomba à la renverse, raide, les bras en croix. Son corps eut deux ou trois tressaillements convulsifs et ne bougea plus.

Le comte de Montgarin l'avait touché en pleine poitrine. Passant entre deux côtes, la lame de l'épée lui avait traversé le cœur.

José Basco était mort.

—Dieu l'a voulu ! dit froidement le comte de Montgarin.

Il ouvrit la porte de la chambre, mit la clef dans la serrure, en dehors, et referma la porte. Puis, jetant son épée :

—A mon tour, murmura-t-il.

Lentement, il marcha vers le lit. Sans hésiter, sans que sa main tremblât, il prit le pistolet.

—Maximilienne, Maximilienne, s'écria-t-il, en levant les yeux vers le ciel, dans un instant, le comte de Montgarin aura droit à votre pardon !

Il mit le canon du pistolet dans sa bouche, le serra entre ses dents et pressa la détente. Une forte détonation se fit entendre. En même temps, il tomba comme une masse, horriblement défigurée et le crâne ouvert.

(A suivre.)